

## Le langage du pouvoir

Rose-Eva (hôte) : Bonjour et bienvenue à Unheard Youth, un podcast créé par le Centre for Race and Culture dont le focus est de donner une voix aux jeunes nouveaux arrivants à travers le Canada. Je suis votre hôte, Rose-Eva Forgues-Jenkins. Le titre de cet épisode est « Le langage du pouvoir, la représentation médiatique des jeunes. » Pour cet épisode, j'ai voulu me concentrer sur le thème de l'identité et regarder les forces qui ont façonné la façon dont on se voit. On reçoit des messages des médias tous les jours, mais que révèlent ces messages sur nous et sur les groupes auxquels nous appartenons ? Pour en savoir plus, j'ai parlé au Dre Yasmin Jiwani, professeure en communications à l'Université Concordia. Dre Jiwani a publié de nombreux articles et livres sur la façon dont les médias représentent la race, le genre et la violence. J'ai trouvé ses articles sur les jeunes nouveaux arrivants particulièrement intéressants et pertinents pour le podcast. J'ai donc enregistré une entrevue téléphonique avec la Dre Jiwani au sujet de sa recherche sur la représentation médiatique des jeunes. On a discuté des messages que la société en général envoie aux gens vivant à l'extérieur de la majorité et de la façon dont ce langage de pouvoir est communiqué. On a également parlé des forces de la culture des jeunes. Voici mon entretien avec le Dr Jiwani.

Rose-Eva : Merci beaucoup de parler avec moi aujourd'hui, Dre Jiwani.

Dre Jiwani : Tout le plaisir est pour moi.

Rose-Eva : Alors, pouvez-vous nous parler un peu de vous et de votre travail ?

Dre Jiwani : Je me concentre principalement sur la façon dont la violence est communiquée au travail, mais aussi sur les types particuliers de violence qui sont reconnus comme étant de la violence, et ici je me concentre en fait sur le racisme. Comment le racisme en tant que forme de violence n'est pas seulement communiqué, mais façonne la manière dont la société perçoit les gens et, en retour, comment le pouvoir est réellement exploité sur les gens.

Rose-Eva : Donc, vous avez fait un Walrus talk qui s'intitule, « How to Resist Oppression. » Dans ce discours, vous parlez de résistance à l'essentialisme. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur le terme « essentialisme » et ce que signifie pour vous de résister à cet essentialisme ?

Dre Jiwani : Résister à l'essentialisme, c'est principalement résister à l'idée que tout le monde est essentiellement le même. Tous ceux qui se ressemblent sont les mêmes, c'est comme dire que toutes les femmes de couleur sont les mêmes. Nous ne sommes pas les mêmes. C'est comme dire que tous les Noirs sont les mêmes. Ils ne sont pas les mêmes. Tous les peuples autochtones sont les mêmes. Ils ne sont pas les mêmes. L'essentialisme est donc principalement une sorte d'ensemble de croyances qui soutient cela - ou qui est fondé sur l'idée que les gens qui ont une apparence particulière ou qui partagent une caractéristique particulière sont les mêmes.

Lorsque je m'oppose à l'essentialisme, l'idée est de pouvoir enlever l'idée que tous les gens qui ont une apparence particulière ou qui partagent une caractéristique particulière sont les mêmes. Cela ne veut pas dire que je ne crois pas à ce qu'on appelle « l'essentialisme stratégique ». L'essentialisme stratégique est un concept qui a été introduit par Gayatri Spivak et

elle en parle en termes de la nécessité pour les personnes qui occupent une position sociale particulière, de pouvoir s'engager dans des formes particulières de résistance. Donc, quand je dis que tous les gens de couleur ne sont pas les mêmes ou que tous les Noirs ne sont pas les mêmes, je ne nie pas le fait qu'il est parfois très nécessaire pour ces groupes de personnes qui partagent une position sociale particulière, une histoire particulière, de pouvoir s'engager dans des contre-tactiques afin de résister au pouvoir et à l'oppression. Ainsi, par exemple, "Black Lives Matter." C'est une forme d'essentialisme stratégique.

Rose-Eva : Mm-hmm. Ce qui m'a frappé lorsque vous avez donné ces définitions, c'est que l'essentialisme ressemble à une projection que l'on met souvent sur un groupe qui fait en sorte que quelqu'un extérieur à ce groupe dit qu'ils sont tous les mêmes, alors que l'essentialisme stratégique semble être plutôt être une étiquette personnelle, ce sont les gens qui s'organisent pour s'aider.

M. Jiwani : Exactement. L'essentialisme vient d'en haut. Ça vient de l'effet de levier de la puissance. C'est aussi une forme d'optimisation de la puissance. L'essentialisme stratégique vient de la base. Il s'agit de groupes qui s'organisent autour d'une caractéristique particulière, autour des caractéristiques qui sont effectivement utilisées pour les stigmatiser, les séparer et leur attribuer des comportements ou des ressources qui sont considérés comme inférieurs.

Rose-Eva : Mm-hmm. Alors que nous parlons de la façon dont l'essentialisme est apposé sur un groupe, pouvez-vous nous parler des effets que l'essentialisme a quand les médias utilisent l'essentialisme quand ils parlent de catégories de personnes ?

M. Jiwani :

Dans le domaine des médias, parce que les médias jouent un rôle de médiateur, ils s'emparent de choses et trouvent des façons de les présenter qui auront immédiatement un sens pour nous. Ils sont comme ces stéréotypes. Les stéréotypes sont unidimensionnels, de sorte que c'est comme si les caractères étaient regroupés et c'est le stéréotype qui en ressort que je vois qui est utilisé. Mais ce que le stéréotype fait, il est en une sorte d'abréviation qui donne une référence au gens, par rapport à une compréhension particulière de ce groupe ou ce problème. Donc, ce que les médias font, c'est que dans la médiation même du message, ils recueillent tous ces stéréotypes afin de pouvoir assembler un message significatif qu'ils peuvent communiquer dans un très court laps de temps, en utilisant beaucoup de langages visuels, et si non visuels, alors au moins des métaphores et des métonymes qui nous font comprendre ce que le sens est censé être.

Voilà donc comment les médias transfèrent ou transmettent une compréhension particulière du monde. Ce qu'ils font, c'est que lorsqu'ils créent ces assemblages, ils s'inspirent de stéréotypes qui ont une longue histoire et ils les réunissent de telle manière qu'en assemblant une chose avec une autre, ils invoquent un sens particulier. C'est ainsi, par exemple, que s'est posée la question de « Black Lives Matter », à savoir les différentes formes sous lesquelles différents corps noirs sont rattachés à des formes particulières de criminalité. De sorte que le corps noir devient presque une référence symbolique au crime et déclenche ensuite toute une série, une chaîne d'associations. Stewart Hall a parlé de la façon dont, en Grande-Bretagne, les médias ont construit ce qu'on appelait la crise de l'agression en la rattachant à un corps noir. De sorte que

c'est devenu des « agressions noires » et les autres formes d'agressions ou l'agression elle-même, n'a pas été reconnue comme un crime jusqu'à ce qu'elle soit rattachée à un corps noir.

Rose-Eva : D'après ce que vous dites au sujet des médias en général, non seulement ils ont une perspective raciale, mais ils ont aussi cette perspective sexospécifique.

Dre. Jiwani : Et il y a aussi un point de vue religieux, à cause de la façon dont l'islam est en fait dépeint. Ainsi, lorsque je parle de la façon dont les représentations médiatiques jouent un rôle dans la prise en compte de notre compréhension de la violence, et de la façon dont des groupes particuliers sont perçus comme étant sujets à des types particuliers de violence, et dont d'autres en sont absents, une des choses qui vient à l'esprit est, dans l'économie des médias, si vous pensez aux médias comme un alphabet, comment maintenez-vous les contrastes, comment le sens est-il créé? Ainsi, si vous pensez à la façon dont le sens est créé, une façon très puissante dont le sens nous devient apparent est par cet élément de contraste. Donc, blanc contre noir, brun contre rouge, vous savez, c'est la façon dont le sens est généré. Il faut aussi considérer l'économie récente de ces représentations. Comme je l'ai mentionné plus tôt, si on examine la signification de ce que constitue la valeur de soi ou la crédibilité, comment pouvons-nous comprendre cela ? Comment se fait-il qu'à chaque fois que les médias veulent présenter un aspect crédible d'une vérité particulière, ils ont tendance à interviewer des personnes qui occupent des postes de pouvoir ? Alors, comment ces positions de pouvoir sont-elles communiquées ?

Par ce contraste implicite avec les positions qui n'ont pas de pouvoir. Alors, quelles sont les positions qui n'ont pas de pouvoir ? Qui n'a pas le droit de parler dans les médias ? Pensez à ça. Ainsi, chaque fois que des politiques sont mises en place, disons, par exemple, des politiques sur les groupes visés par l'équité en matière d'emploi, les personnes qui sont interviewées constitue un bon critère. C'est une bonne façon pour nous de voir qui est considéré comme crédible.

Mais une autre façon dont les médias le font, c'est par le biais de ce genre de représentations contrastées. Donc, une façon très courante, par exemple, est par la façon dont certains chercheurs ont parlé de la langue. Comme les anges sont toujours considérés comme blancs et les démons toujours noirs. Ainsi, vous n'avez pas besoin d'avoir un diable présent pour savoir ce qu'est un ange. Il suffit de penser à la couleur blanche et aux connotations de pureté, d'innocence, de beauté, toutes ces choses, pour ensuite penser un peu implicitement au noir au fond de votre esprit. Parce que c'est le noir qui donne à la blancheur tout son sens, et vice versa.

Donc, lorsque j'utilise une telle optique et que je regarde les médias, je me demande aussi comment certains types particuliers de jeunes sont représentés et quel est l'élément qui n'est pas mentionné. Qu'est-ce qu'il y a au milieu ? C'est quelque chose que j'ai en quelque sorte découvert alors que je faisais un travail sur des jeunes femmes de couleur, des filles de couleur. Une étude très intéressante a été menée aux États-Unis où les chercheurs se sont penchés sur la manière dont les jeunes étudiantes américaines d'origine asiatique se percevaient elles-mêmes par rapport aux étudiantes blanches. Alors, ce qui se passait, c'est qu'elles avaient créé une hiérarchie au sein de leur école. Et à l'école, ce qu'elles faisaient, c'était que toutes celles qui venaient d'arriver, les immigrantes récentes, étaient considérées comme « fresh of the boat », mais d'un autre côté, celles qui avaient intériorisé les valeurs de la société blanche, dans une certaine mesure en imitant ces valeurs et ce genre de comportement et de présence physique,

étaient considérées comme des personnes qui étaient - quel est le mot pour ça ? Une banane. Jaune à l'extérieur et blanche à l'intérieur. Ou une noix de coco. Peu importe lequel - on les a tous vu – on a entendu toutes ces choses, alors la question suivante a été soulevée, qu'en est-il du milieu normatif qui reste silencieux mais qui est un milieu qui a évidemment le pouvoir de définir ce que sont les extrêmes ?

Donc, en gardant cela à l'esprit, lorsque j'ai regardé la représentation des jeunes dans le Globe and Mail, j'ai en fait commencé à remarquer certains types de problèmes que les jeunes avaient, parce que dans la littérature, on parle souvent des jeunes en termes de trouble, de jeunes dans le trouble, de jeunes qui font le trouble ou de jeunes qui sont troublés. Il y a donc toujours un problème associé à cette catégorie « jeunes » et une partie de ce problème est liée au fait que la jeunesse est une période où il y a tellement de changements, ce qui crée un malaise social et dont la société, par ses divers mécanismes comme l'éducation, la religion, la famille et les médias, essaie de communiquer aux jeunes quel est le bon chemin à suivre, le bon chemin étant « comment on te fait devenir un bon jeune ? » Un qui contribue à la société, un qui s'intègre et qui s'imprègne des valeurs dominantes.

Ainsi, j'ai remarqué que le genre de problèmes que ce groupe du milieu, ce genre de groupe silencieux avait, était en fait des ennuis, généralement considérés comme un bon signe ou un signe de jeunesse, une sorte de notion de bon sens de ce que sont les jeunes. Comme, vous savez, faire l'école buissonnière. Eh bien, c'est assez courant. C'est comme ça que sont les jeunes. D'un autre côté, les jeunes qui ont beaucoup de succès, qui ont développé de nouveaux comportements et qui ont fait toutes ces choses, deviennent les bons jeunes. Et ils sont là, dans cette sorte de catégorie intermédiaire.

Et alors j'ai commencé à penser, d'accord, s'ils sont au milieu et qu'ils exercent ce genre de pouvoir, qui est à la limite ?

Rose-Eva : Pouvez-vous me dire quels pourraient être les effets sur les jeunes eux-mêmes, si vous le savez ou ce que vous pensez? Lorsque les jeunes se voient constamment dépeints de cette façon dans les médias, quel effet cela a-t-il sur eux ?

Dre Jiwani : Si on te rappelle constamment ce message que tu ne seras accepté que si tu appartiens, et que ton appartenance ou ta capacité à t'intégrer exige que tu mobilises des ressources particulières, alors tu le feras réellement. Parce que c'est la survie. Ainsi, par exemple, pour t'intégrer, tu t'imprègne des valeurs sociétales dominantes, qui ne sont souvent pas très différentes soit dit en passant, de celles de ta propre communauté. Donc, si tu penses à la réussite économique, c'est partagé. Si tu penses à l'indépendance, c'est partagé avec ces différentes communautés. Ce n'est pas comme si nous étions si différents.

Cependant, les différences qui nous distinguent vraiment doivent rester privées. C'est comme si elles devaient être retirées de la sphère publique pour qu'on soit acceptés, et c'est en soi, une sorte de violence. Alors, pourquoi la femme qui veut porter un hidjab ne peut pas le faire quand elle va à l'école ou au travail ? Comment se fait-il qu'on peut avoir certains types de différences, par exemple, des minijupes et des camisoles, mais on ne peut pas avoir de femmes qui veulent porter des saris dehors ? Donc, c'est ce genre de choses. On apprend à survivre en regardant ces

différentes valeurs qui se prononcent et qui nous sont présentées comme des façons d'appartenir. Et pourtant, on ne peut jamais vraiment trouver notre place. C'est l'ironie du sort. Que même si on peut s'habiller pareil, parler pareil, ainsi de suite, et y réussir, ce sentiment d'appartenance vraiment puissant qui assure une fondation solide n'est pas quelque chose que la société fournisse facilement.

Et c'est là que je vois l'impact de ces genres de messages médiatisés, c'est comme, comment fait-on pour renverser la situation afin qu'on puisse avoir un sentiment d'appartenance à part entière. Et dans ce même sens d'appartenance, créer une société meilleure pour tout le monde.

Rose-Eva : Mm-hmm. Définitivement. Quand vous parlez de ces différences qui nous distinguent que les gens doivent adopter, une chose qui m'a frappé, c'est la langue. Et, comment, dans certaines de vos recherches, vous avez parlé du fait que de parler la langue dominante de façon fluide est un facteur important pour les jeunes dans le sentiment d'appartenance.

Dre. Jiwani : Pour moi, l'essentiel, c'est que lorsque je pense au langage, je ne pense pas seulement au langage en tant que mots. Je pense au langage pour déchiffrer la façon dont le pouvoir fonctionne. Je pense au langage en termes qu'il est le langage du pouvoir? Si on veut résister à cela, comment fait-on pour savoir comment cela s'opère, comment cela fonctionne et comment on le fait ? La seule façon d'y arriver, c'est de savoir ce qu'est une langue. Quel est le langage du pouvoir et comment est-il utilisé ? Et quelles sont les crevasses et les fissures dans lesquelles on peut tomber ? Ainsi, ce genre de résistance est réel - et vous pouvez le voir, en fait, au niveau de la musique. Le danger, c'est qu'elle puisse devenir une marchandise. Le danger, c'est qu'elle peut maintenant être en quelque sorte perçue comme un signe d'exotisme, emballée et revendue.

Donc, si vous pensez à la musique rap ou au hip-hop, ses racines sont basées sur ce genre de résistance. C'est comme revendiquer une différence, célébrer la différence, s'identifier à la différence, mais la marchandisation de cette différence l'inverse maintenant pour qu'elle soit absorbée, ou - bell hooks a un très bon terme pour ça, et c'est « manger l'autre ». C'est comme s'il devenait une marchandise en morceaux digestibles qui sont retirés du contexte puissant. C'est le contexte de la résistance. Donc pour moi, quand je parle d'apprendre le langage, c'est apprendre les façons dont le pouvoir fonctionne afin de pouvoir contester ce pouvoir.

Rose-Eva : C'est un bel exemple, merci. Dans l'un des articles, il a été question de la façon dont beaucoup de jeunes nouveaux arrivants sont placés dans des classes de rattrapage avec des élèves plus jeunes. Je me demandais si vous pouviez nous parler de ce que cela a comme l'effet.

Dre. Jiwani : Quand les jeunes nouveaux arrivants arrivent, c'est l'un des plus grands manquements dans le système scolaire dont je peux penser. Encore une fois, il cloisonne et réglemente en suivant les stéréotypes et la façon dont les représentations qui influencent les politiques fonctionnent. Le système scolaire regardera ce jeune nouvel arrivant et dira : « Il est clair qu'ils ne sauront pas tout ce que nous savons » ou « Ils ne seront pas au même niveau que nos enfants, alors nous allons les mettre immédiatement dans un programme qui est moins élevé, un programme de rattrapage ». Ce que beaucoup d'écoles ne semblent pas réaliser, et je pense est quelque chose que plusieurs systèmes ne réalisent pas, c'est qu'en 1914, 85 pourcent du monde était colonisé par les puissances européennes, ce qui veut dire, en fait, est que la colonisation

fonctionne car la façon dont elle importe les systèmes d'éducation, religieux et économiques crée la destruction du savoir culturel autochtone.

Si par exemple je pense à moi-même, je peux dire : « D'accord, j'ai grandi en Ouganda, qui était une colonie britannique jusqu'en 1967, une colonie de la Couronne ». Alors qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que mes professeurs venaient d'Angleterre. Cela signifie que j'ai appris davantage l'histoire britannique. Cela signifie que la langue, la langue officielle, était l'anglais. Ainsi, j'en viens à dire que, si j'arrivais au Canada, où serais-je placé dans ce système ? Ils ne regarderaient à rien de tout ça. En fait, ils ne me verraient seulement comme un corps brun avec un héritage indien. Ainsi, dans leur imagination, je serais ce que ce corps représente, et ils me placeraient dans un endroit peut-être même pas équivalent à ce que je sais. En plaçant les gens dans ce genre de programme de rattrapage en utilisant cette approche plutôt qu'une approche à multiples facettes, on les infériorise. D'autant plus que les programmes de rattrapage ne bénéficient pas d'autant d'attention et des mêmes ressources que ceux au centre. Alors maintenant, il y a un jeune, fille ou garçon, un enfant, dans ce programme, et qui, immédiatement, ne se sent pas à sa place et sent qu'il ou elle doit descendre à un niveau autre que le sien, un niveau qui devrait peut-être est beaucoup plus élevé.

Voilà ce que je veux dire par placer les gens. Il y a une sorte d'infériorisation qui va avec les programmes de rattrapage en fait, pensez-y. On les appelle des programmes de rattrapage. Ils ne s'appellent rien d'autre. Il n'y a pas d'intégration.

Rose-Eva : Pouvez-vous expliquer ce que signifie le biculturalisme et ce qu'est une identité biculturelle pour les jeunes ?

Dre. Jiwani : D'emblée, le biculturalisme fait également référence à la politique de notre pays, qui est le multiculturalisme dans un cadre biculturel. Reconnaître la prédominance des Anglais et des Français. N'est-ce pas ? Mais le biculturalisme est souvent perçu comme ce genre d'hybridité, et c'est pourquoi j'ai un problème avec ça d'une certaine façon, parce que ce qu'il fait, c'est de diviser la personne en deux. C'est comme dire que je suis de race mixte, que j'ai cet héritage et cet héritage, et que les deux ne vont pas ensemble. Les deux ne se fusionnent pas. Et pourtant, en termes de formation du sujet, en tant que personne, vous êtes bien une personne entière. Vous n'êtes pas deux personnes en un seul corps. Il y a donc un problème avec le fait de parler de cette façon, je crois.

Mais l'autre partie est aussi la manière dont ces genres d'éléments sont imposés. C'est un peu, en fait, parce que cela détruit l'essentialisme, on ne peut pas avoir une catégorie monolithique avec une personne qui vient de plusieurs ou de deux milieux culturels. Dû au fait que ce n'est pas une catégorie essentialisée et qu'elle ne peut pas être essentialisée, les systèmes ne peuvent pas faire ça, ne peuvent pas gérer ça, et cela cause un malaise qui est également communiqué à la personne qui se retrouve dans cette position. Parce qu'elle l'intériorise. La question devient « Où je me situe ? Quelle partie de moi est acceptable ? » D'accord ? Plutôt que de dire, vous savez, « Je suis un individu unique. J'ai un mélange de toutes ces cultures et ma formation culturelle est vraiment unique. » Alors, il y a ce genre de choses - il y a même un problème à le conceptualiser comme cela, et beaucoup de travail a été fait au sujet des identités biculturelles parce qu'on les a vus- les gens dans cette position étaient en fait ceux qui ressentaient ce genre de choses, cette

réelle anxiété à savoir qui exactement ils sont ? Ils n'entrent pas dans cette catégorie-ci, ils n'entrent pas dans cette catégorie-là.

Mais il serait vraiment formidable si on pouvait prendre du recul et dire : « Ces catégories sont en fait fabriquées. Vraiment fabriquées, et ce que je suis est vraiment unique en termes de pouvoir être et de pouvoir fusionner tant d'aspects différents. Le fait que je ne trouve pas ma place, le fait que je puisse être rejeté d'une culture et accepté d'une autre, eh bien, c'est encore une fois un phénomène de société. Et j'ai le choix de l'intérioriser ou non. Mais quand on a des enfants, des enfants de race mixte, qui grandissent dans des écoles où l'on choisit d'ignorer ce genre de différence, le problème devient une autre forme de violence, non ? Et comment doivent-ils se sentir? Aux États-Unis, en fait, c'est une chose vraiment différente, parce que là, si vous avez une identité biculturelle en termes de race mixte, noir et blanc, alors l'état a fait en sorte que même si vous avez un peu de noir en vous, vous êtes considéré noir. Et la blancheur en toi est rejetée par la société blanche. Ici, c'est autre chose, vous n'entrez dans aucune des deux catégories. Parce que les catégories sont organisées hiérarchiquement avec des connotations de supériorité et d'infériorité, la tendance est à choisir d'ignorer la catégorie de cette partie de vous qui est considérée inférieure. Et d'embrasser ce qui est considéré comme supérieur ou ce qui est considéré normal. Cela cause beaucoup de douleur, c'est une position très douloureuse.

Mais une façon de s'en sortir, voyez-vous, c'est encore une fois, de changer le système afin que l'hybridité différente soit reconnue et valorisée pour ce qu'elle est.

Rose-Eva : Mm-hmm. Dans votre rejet de ces termes, comme vous parlez de rejeter cette structure, je me demande si vous avez trouvé une façon d'exprimer ou s'il y a des termes qui, à votre avis, seraient une meilleure façon de représenter cette identité cohésive ?

Dre. Jiwani : Oui. Vous savez, il y a beaucoup de choses concernant les identités mélangées, l'hybridité est un mot qui a souvent été utilisé. Il y a un terme en espagnol qui parle de ce genre de mélange, mais ce mélange est perçu avec un point de vue de force. C'est de là, vous savez, que vient le pouvoir de la jeunesse. C'est très clair pour moi parce que c'est le moment de décider si vous vous accrochez à la façon dont la société dominante vous voit et, à qui vous êtes, en fonction de votre formation particulière, ou bien vous dites « C'est ce que je suis ». D'accord ? Et ce sont là mes points forts. Et ce genre de diversité interne est une forme de force. Tout comme les gens, vous savez, les jeunes qui ou les enfants qui parlent plusieurs langues différentes sont beaucoup mieux placés que ceux qui ne parlent qu'une seule langue.

Rose-Eva : Certainement. Et j'aime vraiment ce que vous avez dit sur le pouvoir de la jeunesse. Parce que je pense qu'il y a beaucoup de pouvoir dans l'identité des jeunes. Et je me demandais si vous pouviez nous en dire plus sur ce que vous pensez que sont certains des pouvoirs de la jeunesse ? Ou bien, quelles sont les forces de la culture des jeunes ?

Dre. Jiwani : Dans le contexte actuel, je pense que la culture des jeunes a beaucoup de pouvoir. Je regarde les innovations qui émergent actuellement dans le domaine de la musique, de l'art, des podcasts comme celui-ci, par exemple, autant de façons différentes avec lesquelles les jeunes imaginent vraiment le monde. Et vous savez, lorsque vous allez sur des plateformes comme YouTube qui je sais monétisent ces choses, mais il y a beaucoup de voix de jeunes qui remettent

en question ces vérités énoncées sur la façon dont ils devraient être. Ils y a beaucoup d'innovations vraiment étonnantes et c'est vraiment génial, mais tout en étant consciente du fait qu'il y a toutes sortes d'autres éléments qui font partie de la culture des jeunes, je trouve qu'il y a tellement de pouvoir là-dedans. Et c'est le pouvoir de pouvoir changer tant de choses. Je pense que pour moi, la chose la plus importante est de savoir comment créer une solidarité entre les différentes composantes de la culture des jeunes. Comment rapproche-t-on les gens ? Parce que ce n'est qu'en réunissant les gens, ce n'est qu'en développant ces réseaux de solidarité que l'on peut vraiment changer les choses, au lieu d'être, vous savez, confiné ou de le faire dans des petits domaines qui peuvent peut-être rassurer ou réaffirmer, ce qui est une très bonne chose pour la première étape, mais qui doivent aller plus loin. Ça doit s'accroître, acquérir plus de puissance, pour ainsi dire.

Alors, quand je pense à la culture des jeunes et aux soulèvements qui ont eu lieu, qu'il s'agisse du soulèvement du Printemps érable où les jeunes se sont réunis pour contester les frais de scolarité, ou le Printemps arabe au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, ou des jeunes en Suède, ou de n'importe lequel de ces endroits, vous pouvez voir, en fait, ce pouvoir étonnant de créer le changement.

Rose-Eva : Mm-hmm. Non, c'est vraiment merveilleux. Je pense vraiment qu'il est important de célébrer les réalisations des jeunes et je pense que c'est une façon vraiment merveilleuse de le dire. Je me demandais si vous aviez une opinion sur la façon dont les adultes peuvent aider à soutenir la culture des jeunes ?

Dre Jiwani : Comment les adultes peuvent-ils aider à soutenir la culture des jeunes ? C'est une question très intéressante qui me laisse perplexe. Parce que je ne suis pas certaine. Je pense que c'est un peu comme si j'étais capable de reconnaître la jeunesse comme une force et de ne pas avoir peur. Parce que je pense que beaucoup d'adultes ont peur de la jeunesse. Je pense que c'est en partie ça. C'est en partie causé par une sorte de nostalgie de ce que nous avons fait quand nous étions jeunes. En partie c'est ça. C'est en partie la peur que si les jeunes ne sont pas guidés sur la bonne voie, ils se retrouvent du mauvais bord, pour ainsi dire. Mais c'est vrai et toutes ces craintes sont, d'une certaine façon, fondées sur le bon sens. Mais en même temps, peut-être s'il y avait des avenues, vous savez, où seraient célébrées ce genre de culture des jeunes, la positivité de la culture des jeunes. Où ils prennent le centre de la scène. Là où le genre de choses qu'ils ont à dire sur le monde serait, en fait, validé, je pense que cela ferait une grande différence. Et je veux dire, je vois ça dans mes cours. Mais, vous savez, encore une fois, il ne s'agit pas d'ignorer le fait qu'il y a de vrais dangers. Il y en a - avec les types de violence qui existent dans leur vie, il y a beaucoup de vulnérabilités et il est très facile d'y succomber, mais je pense que la contestation des manières dominantes est un bon début. Et je pense que c'est là que nous devons vraiment nous engager auprès des jeunes et appuyer les initiatives des jeunes dans toutes sortes de domaines. Comme par exemple, la controverse par rapport à ces modèles trop maigres qui a forcé la remise en question sur les façons dont les différents modèles sont présentés et résulté en des changements positifs. Il faut examiner continuellement les façons dont ces normes et valeurs dominantes peuvent être contestées pour qu'elles soient plus accommodantes à l'égard de la différence afin de pouvoir célébrer la vie telle qu'elle est.



Rose-Eva : Merveilleux. Merci beaucoup. Oui, je pense que c'est exactement ce que j'ai l'intention de faire dans ce podcast. Comme vous l'avez dit, de faire entendre la voix de ces jeunes et d'honorer vraiment ce qu'ils ont à dire, car ils ont des contributions incroyables.

Dre. Jiwani : C'est vrai.

Rose-Eva (hôte) : Merci beaucoup au Dre Jiwani de m'avoir parlé de la façon dont les médias peuvent façonner la façon dont nous percevons notre propre identité. Je pense que ce que j'apprécie vraiment dans le travail de la Dre Jiwani, c'est que sa recherche est basée sur des conversations réelles qui ont eu lieu avec des jeunes nouveaux arrivants. Tout comme pour le podcast, la Dre Jiwani se concentre sur ce que les jeunes ont à dire et s'assure que leur voix est représentée.

Puisqu'il s'agit du dernier épisode de cette série du Podcast Unheard Youth, on a voulu terminer par quelques réflexions sur l'expérience et, quoi de mieux que de demander aux jeunes eux-mêmes? Au cours de notre expérience de podcast, on a appris à bien connaître le Youth Group Sky Club d'Edmonton. J'ai eu l'occasion de leur demander, Quelle a été votre expérience avec le podcast ? Voici ce que Juan, Juru, Sarah, Hanifa, Aisha et Lorit ont dit.

Aysha: J'ai commencé le podcast au festival Stay WOC. J'avais un peu peur, pour être honnête. J'ai trouvé que j'avais l'air gênée. J'aimerais dire que c'est devenu un peu plus facile, je pense que ça l'était. Je me sens plus ouverte à parler au micro maintenant, à permettre à la conversation de se dérouler. Tu sais...

Lorit : Voici Lorit. Je n'ai jamais fait de podcast avant. Les seuls podcasts que je connais sont comme, Apple Music et ça ne peut pas vraiment m'aider ici, mais je suis vraiment excitée de commencer, et de commencer à apprendre à mieux connaître les gens autour de moi.

Hanifa : J'ai commencé le podcast durant l'été, c'était comme, notre premier enregistrement. Et depuis, c'est assez facile. En fait, j'aime beaucoup le faire, être capable d'avoir différents types de conversations et d'établir des rapports avec les autres à un jeune âge et ouais.

Juru : J'ai commencé le podcast en même temps, durant été. Comme Sarah, Hanifa et Juan. Au début, c'était vraiment gênant parce que je n'ai pas l'habitude d'avoir un micro près de mon visage et m'écouter parler. Et oui, maintenant j'y suis habituée parce que je suis très à l'aise et que c'est amusant.

Juan : C'est Juan qui parle et j'ai commencé à faire du podcast avec Hanifa, Sarah et Juru et c'était agréable d'entendre leurs histoires et de connecter avec eux.

Sarah : J'ai aussi commencé à enregistrer le podcast quand on s'est rencontrées l'été dernier et au début, je me sentais tellement mal à l'aise. Je ne sais pas, je me sentais vraiment gênée, mais maintenant je pense que je ne suis plus aussi gênée. Comme si je n'y pense pas autant quand je le fais, je sentais que ma tête était tellement chaude la première fois. Ouais, j'aime vraiment ça. J'aime ça beaucoup plus que je ne le croyais et c'est juste agréable de m'asseoir avec un groupe

de personnes et de parler de problèmes auquel on est tous confrontés et se demander comment ça devrait être abordé et des choses comme ça.

J : C'était profond.

Rose-Eva (hôte) : C'étaient les jeunes du Sky Club qui partageaient leur expérience avec le podcast. Pour ce qui est de ma propre expérience de voyage à travers le Canada pour enregistrer et entendre les témoignages de jeunes nouveaux arrivants, je dois dire que ce fut un très grand privilège. Et je ne saurais trop remercier tous les jeunes qui ont participé. J'ai tellement appris en faisant ce podcast. J'espère que tous ceux qui m'écoutent ont aimé apprendre et rire avec moi et qu'ils ont apprécié connaître ces jeunes autant que moi. Et c'est tout pour cet épisode, intitulé Le langage du pouvoir, les représentations médiatiques des jeunes. Merci beaucoup au Dre Jiwani de m'avoir parlé de la façon dont les médias peuvent façonner la façon dont on perçoit notre propre identité.

Nous voulons aussi remercier nos amis et partenaires à CJSR 88.5 FM et la Edmonton Community Foundation. Ce projet a été possible grâce au gouvernement du Canada. Merci à Chivengi qui nous a procuré la musique pour le podcast. Assurez-vous de nous visiter sur les médias sociaux. Vous pouvez nous joindre sur Facebook, Instagram, et Twitter à Unheard Youth Voices. Cet épisode a été produit par moi, Rose-Eva Forgues-Jenkins. Nous avons produit cette présentation au Centre for Race and Culture à Edmonton, Alberta, Amiskwaciwaskahikan. Le Centre for Race and Culture reconnaît que nous sommes situés sur le Territoire du Traité six, patrie traditionnelle de plusieurs peuples autochtones, incluant les Nêhiyaw, Sauteaux, Niitsitapi, Metis, Denes, Ojibway, et Nakota. Nous portons respect à nos aînés du passé et du présent qui sont chez eux sur cette terre. Avec cette reconnaissance, nous nous rappelons des responsabilités que nous avons en tant que peuple de traité, de partager l'histoire coloniale, d'écouter les histoires que le peuple autochtone nous raconte concernant les inégalités qu'ils vivent encore aujourd'hui et de nous réengager à travailler ensemble vers un futur juste.